

HUIT CENTS LIEUES SUR L'AMAZONE

## HUIT CENTS LIEUES SUR L'AMAZONE

*"Je hais les voyages et les explorateurs"*

C. Levi-Strauss

L'Amazone échappe à l'œil. C'est une pieuvre géante qui jette ses tentacules sur des territoires encore inexplorés. Sur sept mille kilomètres elle coupe l'Amérique du Sud de la chaîne des Andes à l'Océan Atlantique, traversant trois pays et trois fuseaux horaires. Au cours d'un interminable voyage, Henri Michaux regrette de ne pas l'avoir vraiment vue. Sur le fleuve, il se réfugie sous l'abri de feuilles tressées de sa pirogue et ne peut s'empêcher de fermer les yeux. Il raconte qu'une nuit, il a dû lutter à bras nus avec un boa venu de la rive enlever un sac de farine. Il parle de "la" boa. Je suis hantée par ce féminin sybillin, censé expliquer l'Amazone. Michaux délire.

Tous ceux qui ont descendu l'Amazone ont déliré sur le féminin. C'est sur le fleuve que m'interrogeant sur l'origine de son nom, je comprends que cet océan boueux emprunte son nom à la tribu des femmes guerrières de l'Antiquité qui ont fait l'objet du neuvième des travaux d'Héraclès chargé de voler la ceinture d'Hippolyté, reine des amazones. Comment le mythe grec s'est-il projeté sur un autre continent à des milliers de kilomètres de son milieu géographique, à des dizaines de siècles d'écart?

En descendant l'Amazone, les Conquistadors s'attendent à tout moment à une attaque des amazones. Indiens à cheveux longs, femmes indiennes combattant aux côtés de leurs époux, la réalité amazonienne ravive le mythe et le combat a lieu au large de Manaus à la rencontre des eaux du Rio Negro et du Solimões. Orellana, chef de l'expédition, en célèbre la victoire en nommant le fleuve "la rivière des Amazones". A cet endroit du monde, l'affrontement imaginaire a marqué le paysage pour l'éternité, et le sang versé ne s'effacera jamais : l'eau noire ne se dilue pas dans l'eau limoneuse.

Nous disons donc Amazone sans savoir, sans connaître et sans voir, parce que des hommes de la renaissance espagnole ont descendu ce fleuve, des légendes antiques plein la tête, des romans de chevalerie plein les poches. La quête chevaleresque de l'aventure arthurienne se vivifie au XVIème siècle au contact des mythes antiques. Le conquistador est un chevalier en mal de prouesses qui, à la place de la fée blanche des bois, des forêts et des sources de l'occident médiéval, affronte l'amazone brutale du fleuve océan et de la jungle impénétrable. Le conquistador ne doit pas subir un charme féérique mais livrer bataille à une femme irréductible qu'a déjà provoqué le plus fort des héros de l'antiquité. Le conquistador ne vient pas délivrer le Graal mais découvrir le pays de l'or.

Lorsque j'annonce que je pars en Amazonie pour participer au repérage d'un documentaire, les gens évoquent tous la beauté des lieux sans savoir d'ailleurs où

se situe exactement l'Amazone ni quels pays traverse ce fleuve. La beauté se résume à une luxuriance tropicale détaillée assez pauvrement par l'évocation de perroquets, de serpents et d'une forêt vierge. La notion de danger se surimprime assez vite à celle de beauté. Le serpent appelle l'araignée, l'araignée le moustique et le moustique les maladies. L'impression de danger a été pour moi prééminente à toutes les autres. Je connais la forêt amazonienne pour avoir dans mon enfance vécu en Guyane. L'oppression de la forêt sur Cayenne est une réalité que je ressens encore physiquement. La lutte pied à pied contre cette force implacable qui, de nuit comme de jour, pénètre la ville pour reprendre ses droits, est quelque chose que je me rappelle parfaitement. Défendre ses placards des fourmis, défendre son lit des mille-pattes, défendre son jardin des serpents, défendre sa maison des vampires, ont été pour mes parents des gestes quotidiens. Plus ces chasseurs égarés de l'autre côté de la route et dont on a mis une semaine à retrouver les squelettes blanchis; ils n'étaient pourtant éloignés que d'une cinquantaine de mètres. Plus, à la même époque, Maufrais cherchant son fils, disparu entre le Brésil et la Guyane. L'abominable agonie dans le jungle, le moment où il tue son chien pour le manger, celui où il décide de se jeter dans une rivière, après avoir tracé dans son carnet de route des lignes déchirantes, sont restés dans ma mémoire aussi sûrement que l'histoire du Petit Poucet est inscrite dans celle des enfants européens.

A Manaus, le ciel gris et bas livre à notre arrivée sa première pluie tropicale, chaude et lourde. Horatio, le réalisateur est anglais, Gustavo, l'assistant de production est portugais. Au départ, personne ne se connaît et c'est une étrange association que celle que je fais avec ces deux très jeunes hommes. Avec Horatio nous avons pris le parti d'une irréductible politesse et nous ne nous en sortirons pas trop mal; Gustavo se lance bille en tête dans une relation fusionnelle avec tout ce qu'il rencontre, il y laissera quelques plumes. Ce qu'il y a d'étonnant quand on voyage avec des gens qui n'ont aucune expérience des tropiques, c'est à la fois les précautions extrêmes qu'ils prennent de leur santé et les imprudences quotidiennes que le simple bon sens empêcherait. C'est donc avec deux jeunes gens bottés et travestis en héros d'Indian Jones que je devrai cohabiter, remonter le fleuve jusqu'à Iquitos puis le redescendre jusqu'à Belém.

Nous sommes partis de Roissy il y a presque vingt-quatre heures: les onze heures de la traversée Paris-São Paulo, l'attente à l'aéroport de São Paulo et les quatre heures de vol entre São Paulo et Manaus. Je renonce au décompte du décalage horaire. D'emblée, nous nous rendons au centre ville pour voir le fameux opéra qui suscite chez l'interlocuteur européen un intérêt au moins aussi fort et spontané que celui qu'il porte à la luxuriance amazonienne. Depuis Fitzcaraldo on rêve à "l'opéra de la jungle". Le lourd opéra à la coupole néo-byzantine et à la façade de sucre rose est construit au milieu d'une ville de plus de trois millions d'habitants, écrasé de toutes parts par des gratte-ciels. L'opéra de la jungle, c'est un peu Saint-Paul à New York et nous nous détournons de ce qui devait représenter l'image forte de Manaus.

Sur le port flottant, le spectacle est plus inattendu. Il vient en partie de la curieuse forme des bateaux amazoniens, construits sur le modèle des anciens

bateaux à vapeur, à étages et à balustrades de bois, qui rappelle l'architecture des bateaux à roues du XIXe siècle. Il y en a des gros, des petits, des neufs, des rafistolés. Coque à coque, ils attendent leurs passagers en diffusant de la musique brésilienne. Sur la rive, où sont indiquées les différentes crues du fleuve, nous pouvons constater qu'il n'y a pas de normes et qu'à ce jour de décembre, elle est à moins cinq mètres de son niveau normal. Les portefaix sont obligés d'emprunter de périlleuses passerelles de bois qui courent le long d'une rive-falaise, ordinairement noyée par l'eau et de plain pied avec les bateaux.

Gilles Lapouge analyse très bien la situation de ces villes amazoniennes qui s'épanouissent sur les bords du fleuve comme des fleurs tropicales et qu'aucune route ne relie au reste du pays. Le fleuve est leur voie historique de communication et de développement. On a du mal à imaginer que la jungle les enserme dans une lutte qui s'est inversée: ce n'est plus la forêt vierge qui menace la ville, mais la ville grosse de ses millions d'habitants qui repousse la forêt. Sur sept mille kilomètres, ce phénomène urbain ne se produit que trois fois, à Belém sur l'embouchure, à Manaus au centre du nœud fluvial et à Iquitos, tout en amont. Si bien que dans une vie, un habitant de l'Amazonie a très peu de chance de voir une de ces capitales; d'autant que le voyage sur le fleuve coûte cher et reste long et fatigant. Il règne à Manaus une atmosphère électrique très typique des villes de la dernière chance, à la fois soumises au rêve de ceux qui vont y chercher fortune et à la déception de ceux qui y ont tout perdu.

Jules Verne renonce à décrire Manaus. Il enferme certains de ses personnages dans un bureau dont ils vont jusqu'à tirer les rideaux pour résoudre une énigme chiffrée, fortement inspirée du *Scarabée d'or* d'Edgar Poe, pendant que les autres héros affrontent dans un combat titanesque un crocodile géant au fond de l'Amazonie limoneuse. Mais ce qui frappe dans le centre de Manaus, ce que prophétisait Jules Verne et qui ne s'était pas encore réalisé à l'époque où il écrivait *La Jangada*, c'est l'unité architecturale début de siècle de la ville, comme un hymne au modernisme. Frontons décorés, ferronneries Baltard d'un immense marché, tout raconte ici l'épopée du caoutchouc: grandeur et décadence de l'industrie qui invente une ville occidentale au bord d'un fleuve inexploré.

Ce n'est pas voir l'Amazonie que d'y naviguer de longues heures même en pirogue à moteur. Michaux a raison, loin des berges, l'étalement immense n'a plus de mesure. On pourrait être sur un lac, sur un océan mais pas sur un fleuve dont on ne repère même pas le fil du courant, ce qui permettra plus tard de mélanger les images prises en amont et en aval. A l'œil nu, l'Amazonie ne coule pas. Et lorsque la pirogue s'immobilise à la rencontre des eaux, entre le brun et le noir, je plonge les pieds dans l'eau pour mesurer la sensation, très particulière, d'une eau presque claire et presque froide, la noire, et d'une eau opaque et chaude, la brune, qui ne se mélangent pas. Il me prend l'envie de nager ici. Est-ce possible? Le piroguier ne sait pas. L'extrême solitude où nous sommes, pas un bateau en vue et des dauphins rougeâtres qui sautent près de nous, me donnent une impression de danger latent qui me fait renoncer à ma baignade improvisée.

La rencontre des eaux étant "le must" du souvenir touristique ou de l'expérience amazonienne, je déplore qu'elle n'ait pas déclenché chez moi une émotion plus extraordinaire qu'une envie de me baigner. Je demande comment l'Amazone dans cet espace mythique se prendra dans le viseur de la caméra qui me semble affamé d'impressions plus concrètes. Horatio me répond en plaisantant que le cas échéant, il pourra reproduire quelque chose d'aussi spectaculaire dans sa baignoire avec du café au lait et du coca-cola. L'Amazone est si absente de mon champ mental que je me surprend à rêver au café au lait et au coca-cola salvateurs. Horatio n'aura pas besoin de recourir au subterfuge, la rencontre des eaux, grâce à un hélicoptère miraculeux, sera une des plus belles images du film. Quand je visionnerai le rush, immense plan large auquel un bateau donne du recul, je verrai enfin le partage des eaux et mesurerai la folie qu'il y a eu dans mon envie de me jeter dans ce désert liquide et confus.

Je ne fais pas du film sur l'Amazone une affaire personnelle. Si je suis là, c'est plus pour retrouver les traces d'un livre que j'ai écrit et qui me tient encore à la peau. Il m'a semblé un moment que je me laverai dans les boues de l'Amazone des boues de Cayenne. Que je liquiderai enfin le contentieux que mon écriture entraîne avec ma création, que je me persuaderai peut-être que je n'ai rien inventé. Sans en avoir conscience, je passerai mon temps en Amazonie à vouloir me baigner ou à me baigner vraiment : je me baignerai à Iquitos dans le Marañón, dans la Nay-Nay, je me baignerai à Manaus dans le Rio Negro et à Santarém je me baignerai encore dans le Tapajos.

Le rôle d'un écrivain dans ce genre d'entreprise est toujours en porte-à-faux, d'abord on lui demande d'écrire c'est-à-dire de créer l'invisible et puis ensuite on exige qu'il s'efface en retirant les phrases et les mots qui ont servi d'échaffaudage pour qu'il ne reste que des images. Finalement on craint la littérature comme la peste. J'ai bien précisé au départ à Horatio que je ne me lancerai pas contre lui dans un combat perdu d'avance, le film est son affaire. L'absence de pittoresque m'ennuie mais seulement pour lui. Nous n'en parlons pas ou nous en parlons indirectement quand j'évoque un film qu'Antonioni aurait tourné en Amazonie. Horatio me raconte alors qu'il a personnellement rencontré celui qui en avait fait le repérage et qu'après trois mois d'errance sur le fleuve, la partie amazonienne du film a été abandonnée.

Horatio espère beaucoup de notre prochaine étape, le lieu magique des trois frontières qui serait comme on l'imagine bien une plaque tournante de tous les trafics : celui du bois pour dissimuler les animaux, celui des animaux pour cacher la drogue. Mais Leticia ne nous offre que l'apparence d'une bourgade coloniale cossue ou d'une base américaine bien entretenue avec des villas à toits rouges dans des jardins luxuriants. Dans les rues, les jeunes gens tournent infiniment sur des motocyclettes brillantes, rouges de préférence. Pendant que mes compagnons de voyage se lancent dans ses tractations incertaines avec un gouverneur de province qui accorde et annule ses audiences, je regarde à la télévision des documentaires

remplis d'animaux féroces, de tribus indiennes rares. Je lis pour m'évader une biographie de Baudelaire. A propos de son voyage dans l'océan indien, j'apprends que quoi qu'il ait écrit ou laissé écrire, Baudelaire n'a jamais été ni à Malabar, ni à Ceylan, ni dans l'Hindoustan. Embarqué de force pour l'île Maurice, il en est revenu par le premier bateau refusant toute expérience exotique. Son Asie, il l'inventera. Et cela me console de ne rien voir ici.

L'attente s'éternise, nous la trompons, oh! dérision, en nous mêlant à un groupe de touristes péruviens. La visite de l'Amazone consiste à emporter une quantité de bière à boire sur la pirogue, débarquer sur la rive opposée pour boire encore. Dans une gargotte, des enfants exhibent de petits animaux, ce sont les premiers que je vois puisqu'à Manaus nous n'avons même pas pu apercevoir le poisson électrique de la réserve. La gardienne nous assurait pourtant que toute une école était venu le voir une heure auparavant et nous la suivions pendant qu'elle claquait les mains pour le faire sortir de sa cache comme une paysanne cherche sa poule. Une petite fille me tend un tout petit paresseux, je suis bien attentive à le saisir, le ventre en avant pour échapper à ses long bras griffus. Quelle enfance ai-je donc eu pour savoir encore tenir un paresseux? Celui-ci est très doux dans son pelage argenté, irrésistiblement ses membres pivotent pour s'attacher à moi, j'ai l'impression de tenir une fleur animale, aimantée d'une force presque végétale. Le paresseux est comme un bouquet de vigne vierge qui lance dans toutes les directions ses branches préhensibles.

Entre les troquets de Colombie, du Pérou et du Brésil, la bière a coulé à flots. A terre, le guide titube, tombe, nous le laissons où il est, sous le terrible buste en bronze d'Orellana, joues avalées, nez busqué. Nos compagnons de promenade, des touristes venus de Lima continuent de boire. Un médecin de Leticia pleure parce qu'il est obligé de vivre dans un trou pareil. C'est le blues des tropiques, cafardeux comme un roman de Graham Greene, ravageur comme une cuite à la Hemingway. Fiesta pendant la Saison des pluies. Entré tout à fait dans cette fiction des années cinquante, Horatio joue au billard, il porte comme les autres joueurs un doigtier pour empêcher la sueur de couler sur la queue. Il se montre très adroit. Ils boivent de la bière et de la tequila.

A trois heures du matin nous nous trouvons sur une berge gluante dans l'attente de la vedette rapide qui fait deux fois par semaine les cinq cents kilomètres qui séparent Tabatinga d'Iquitos. Deux heures plus tard, après des tergiversations à n'en plus finir, Horatio part seul, il accepte de voyager debout. Le soleil se lève sur un paysage d'une désolation absolue tout en creux et en bosses creusés par les crues. A l'abri de quelques planches, toute une famille se réveille, le père la mère et quatre petits enfants. Ils sont nus.

Tout consiste avec Gustavo, l'assistant de production, à rejoindre Horatio à Iquitos alors que nous ne pouvons prendre ni avion, ni bateau régulier. Ce sera une course au trésor, grandeur irréaliste, dans un monde surdimensionné où rien n'existe vraiment. La première étape que nous rejoindrons en vedette rapide - si on en trouve une - est l'île de Caballo-Cocha où on nous aurait promis des places sur un

hydravion. Le nez sur sa carte, Jules Verne devient lyrique en ce qui concerne Caballo-Cocha, il l'imagine et donc la décrit comme la plaque tournante de l'Amazonie du futur, drainant un charroi immense de bateaux à vapeur qui remontent et descendent le fleuve, en proie à la fièvre commerciale. En dehors de notre bateau à moteur où se serrent une quinzaines de personnes, on ne rencontre pas âme qui vive sur l'Amazone. Comme nous remontons le fleuve assez près des berges, nous voyons la forêt si serrée qu'elle hisse en les poussant des arbres morts qui sont comme des squelettes plantés dans le ciel.

Nous abordons à la demande du client. Une jeune femme très enceinte descend sur une berge perdue où personne ne l'attend. Comment va-t-elle accoucher? Dans le bateau un homme au visage d'Indien, chaussé de Nike flambant neufs, s'installe en face de moi, nos visages sont à peine à une cinquantaine de centimètres. Il me regarde intensément, s'endort, me regarde encore et lève le pouce pour exprimer - enfin c'est ainsi que je l'interprète- une intense satisfaction. A cet endroit du monde, sur cette barcasse dans ce désert, le regard d'un humain, fut-il comme posé sur moi, ne me dérange pas, au contraire. Je le regarde aussi et nous élevons nos pouces alternativement. Il débarquera sur une cabane posée sur l'eau. Une femme est assise les jambes droites, un petit enfant est couché près d'elle pendant qu'un homme accoudé à la rambarde regarde venir de nulle part ce bateau qui nous amène. Ils ne feront pas un geste, ils n'aideront pas notre bateau à accoster, ils ne bougeront pas un cil. Et je me dis que le film doit commencer ici dans cette solitude au-delà de la solitude, avec des êtres aussi démunis que les plus pauvres des personnages de Caldwell. La maison est vide avec juste devant, soudain intensément humains, un bananier, les feuilles lancéolées d'un plan de manioc. Rien.

Notre civilisation du congélateur et de l'assurance-tous risques, ne peut imaginer ces vies qui ne tiennent qu'à un fruit, à une racine, à un poisson, ces solitudes qui ne pensent même pas à se regrouper pour faire un village. Les caboclos sont les vrais héros de l'Amazone. Ils survivent dans une précarité muette, une innocence désolée que décrit très bien Ferreira de Castro quand il évoque dans *La Forêt vierge* le sort des seringueiros repoussés toujours plus loin dans la forêt à la recherche d'arbres à saigner. Ceux qui ne sont pas devenus fous de peur, ceux qui ont échappé aux bêtes féroces et aux Indiens sont la proie de fièvres mortelles. Nouveaux esclaves, ils se vendent à des propriétaires terriens et se retrouvent liés à vie aux créanciers qui leur ont avancé l'argent de leur misérable entreprise. Dans *Tristes tropiques*, Levi-Strauss fait écho à Ferreira de Castro en racontant comment, se rendant à des bals dérisoires, des femmes maquillées pour cacher leur pâleur marchent pendant des kilomètres dans la boue, leurs souliers sous le bras.

Sur une rive visqueuse, Caballo-Cocha est certainement l'endroit le plus désolé du monde et n'en déplaît à Jules Verne la civilisation commerciale a dédaigné le rendez-vous géographique que le maître lui avait romanesquement fixé. Des toits rouillés, un bateau crevé qui pourrit le ventre en l'air, les inévitables charognards, la chaleur suffocante contre laquelle je me protège depuis le début avec une serviette trempée dans l'eau pour me couvrir la tête. C'est comme un rendez-

vous avec cauchemar tropical. J'ai vu beaucoup de lieux dans ma vie ressemblant un peu à Caballo-Cocha, j'ai beaucoup décrit dans mes livres des lieux proches de celui-là mais cette présence prend une sorte d'intensité esthétique, comme si, de réalité en imaginaire, j'étais enfin parvenue à l'absolu de la vérité tropicale. Aucun roman ne tient le coup devant cette réalité-là et je me dis que seul le cinéma pourrait la faire sentir. Après la maison de l'Indien, j'inscris Caballo-Cocha dans les lieux que devra montrer le film. Ils n'y seront ni l'un ni l'autre. J'ai beaucoup regretté qu'Horatio ne puisse y tourner. Aucun des lieux ou des personnages que j'aurai indiqués ne se retrouveront dans le film. Mais on ne fait pas ce qu'on veut sur l'Amazone, les personnages disparaissent, les lieux changent, il suffit d'une île qui se déplace, d'une tornade et ce qui a été si présent n'existe plus ou s'est dilué.

Je regrette d'autant plus qu'Horatio n'ait pu se rendre ici que c'est encore à Caballo-Cocha que je rencontre, après l'Indien si émouvant, un personnage magnifique, la tenancière de l'hôtel international. C'est une de ces femmes vieillissantes dont on se dit qu'elle a dû être très belle pour l'être encore un peu. Elle ne comprend pas pourquoi on désire repartir alors que l'on vient, dit-elle, du monde entier pour crocheter les caïmans les plus gros de l'Amazone. Elle nous parle tout en regardant à la télévision la prise des otages de Lima commentée par une journaliste qui pleure et qui crie. Il n'y a pas d'hydravion. Elle n'a pas le téléphone. Je suis si accablée que je me concentre à mon tour avec intensité sur la prise d'otages. L'hôtesse, que je décrirai à Horatio comme une sorte d'Ava Gardner, écrase des moutisques sur ses jambes nues et devient volubile aux moments des pubs. Elle met de la coquetterie à expliquer qu'elle aime le cadre de "cette villégiature" et qu'elle hait Lima ou Iquitos. Elle nous raconte des histoires, elle fait du cinéma. C'est une vieille menteuse.

Depuis le fameux réveillon de Noël où, faute de trouver un restaurant ouvert dans tout Manaus, nous avons mangé la décoration du buffet tropical de l'hôtel où nous étions descendus, je soupçonnais Gustavo, l'assistant de réalisation de ne pas aller bien, de traîner tout au long de l'Amazone un cafard noir. Sa dépression éclate à Caballo-Cocha quand il essaie de nous tirer du double piège où il nous a fourré: laisser partir Horatio tout seul et sans argent, nous avoir conduit ici, lui et moi, sans possibilité maintenant de faire marche arrière ou d'aller de l'avant. Il se lance dans une vaste enquête: qui, à Caballo-Cocha, s'est engagé à nous faire partir dans un hydravion fantôme? Avec l'aide d'un épicier compatissant nettement hostile à la tenancière de l'hôtel international, nous remontons jusqu'au numéro de téléphone d'où est venue la confirmation de notre vol. Nous sortons un type de sa douche, il vient de se talquer soigneusement le cou et les aisselles. C'est bien son téléphone qui est en cause, mais qui décroche quand il n'est pas là pour promettre la lune à deux étrangers de passage?

La tête me tourne, je comprends que les difficultés que nous connaissons depuis le début viennent d'une part de la volonté forcenée de Gustavo de vouloir établir des relations d'amitié avec toutes les personnes qu'il approche, d'en tirer même au téléphone le meilleur pour traduire son palabre par des superlatifs, des occasions "géantes" comme si après Le Jaguar et Anaconda, les deux superproductions



internationales, le Brésil, la Colombie et le Pérou réunis allaient se mettre en quatre pour trois pieds nickelés! C'est ainsi que nous sommes partis sur l'Amazone avec des promesses d'hélicoptères, d'avions, de bateaux, de balades sur la canopée, et que nous nous retrouvons comme des miséreux sur un trottoir péruvien dans une île perdue.

Je ne crois pas toutefois que Gustavo soit un mythomane dangereux. Sa fonction était de nous rassurer, d'empêcher l'écrivain, a priori fragile, de piquer une crise de nerfs, et le réalisateur, a priori capricieux, de se révolter en voyant son film irrémédiablement compromis. Mais il a trouvé les réponses qu'il cherchait, ses assauts d'amabilités ont été couronnés de succès. On lui a dit oui, on lui a offert même ce qui n'existait pas. Un passant a dû décrocher le téléphone, il a entendu l'étranger qui le suppliait de dénouer une situation difficile, de trouver une solution, il lui a assuré qu'un hydravion décollait de Caballo-Cocha, il nous y réservait deux places pour le lendemain. Il nous a même souhaité bon voyage. Je pense que le mythe de l'Eldorado a dû être fabriqué de la même façon : d'une part la volonté farouche de trouver de l'or, d'autre part la réponse positive à cette volonté qui la justifie, la renforce et lui donne un nouvel élan. A aucun moment les conquistadors n'ont voulu interrompre leur voyage, ce n'est pas le fleuve qui dans les flots impétueux les a poussés mais la conjonction d'un imaginaire qui trouve à se réaliser dans une fiction. La fiction ne demande qu'une chose pour s'épanouir: qu'on y adhère. Depuis qu'il organise notre voyage sur l'Amazone, Gustavo a un roman dans la tête. Horatio me confie que depuis le début il le soupçonne de faire aussi le film.

Je vois bien que l'épicier est rentré à son tour dans le jeu de l'interlocuteur privilégié, il invente une histoire: deux Australiens doivent arriver le lendemain pêcher le caïman et nous pourrons partir sur l'hélicoptère qui les aura amenés. L'hélicoptère, je ne peux pas y croire. Je me précipite sur le port, vague coude dans la lagune, je vois un bateau, il part le lendemain pour Iquitos: il met paraît-il deux ou trois jours pour remonter l'Amazone. Gustavo me promet un hélicoptère imaginaire, je veux m'en tenir au bateau réel, grosse carcasse de bois remplie de porcs et de bananes. Finalement, il y aura un avion et c'est en redescendant le fleuve que nous retrouverons le bateau en retard de trois jours sur ses prévisions de navigation!

L'avion est un avion militaire, un petit engin raide qui vole roues tendues. Toujours grâce à l'épicier, il est question d'une seule place mais assise sur des œufs. Entre mauvaise traduction et invention collective, je ne trouve plus rien d'étrange. En patientant on obtiendra deux places mais payables là, sur le bitume crevé par les herbes folles, en dollars. Les voyageurs sont pesés pour que les militaires répartissent les charges. On m'installe comme un colis près d'une aile. Pendant les deux longues heures que durera le vol, le mécanicien restera debout. Il n'est pas le seul, toute la travée est remplie d'hommes debout comme dans un bus. Sur les cartons des œufs, on pousse au dernier moment une jeune femme et son bébé. Je n'ai jamais eu moins peur en avion. Une impression de sécurité soudain. Je

contemple l'Amazone, ses îles, la forêt sur laquelle les nuages portent des ombres noires, profondes comme des lacs imaginaires.

J'ai eu deux élans de sympathie pour Horatio, la première fois que je l'ai rencontré à la maison de production, où il m'est apparu comme un jeune homme irréel, et lorsque je le retrouve bien réel à Iquitos me racontant l'incroyable aventure de son voyage en bateau, la panne qui l'a fait dériver pendant des heures. Les vedettes rapides foncent sur le fleuve sans radio, ni téléphone, avec un énorme chargement d'essence et deux ou trois pièces que l'on peut changer sur place, c'est-à-dire au milieu du fleuve. Horatio filmera une de ces pannes, elles sont inévitables. Je ne sais pas si les images d'un homme qui se laisse glisser avec méfiance dans l'Amazone pour réparer une hélice donne la mesure du sentiment de danger que l'on ressent alors. Au XVIIIe siècle, la folle équipée de madame Godin des Odonnais, seule survivante du naufrage qui détruisit son canot dans cette portion péruvienne du fleuve, est certainement plus parlante. L'Amazone n'est pas aussi tranquille qu'elle en l'air dans le film que nous rapporterons.

Nous décidons de commencer vraiment notre voyage, c'est-à-dire de descendre en bateau comme les héros de Jules Verne d'Iquitos à jusqu'à Belém. Nous attachons nos gilets de sauvetage. Ils nous serviront d'oreillers . Je ferme les yeux : *"L'Espagnol dit la boa, le Français le boa. On sent tout de suite qui des deux a raison."*

Paule Constant, le 18 juin 1997